

LOS

FANTASMAS DEL CARIBE

Un film de Felipe Monroy

ADOKfilms
production distribution

affiche



ADOK Films présente



Los Fantasma Del Caribe

Un film de Felipe Monroy

PRODUCTION ADOK FILMS, JOSE M. DEL BUIHE (PRD) - ADOK - COPRODUCTION CONGLUO CASTILLO, LES FILMS PULL, GAVILLE LARAME - PRODUCTEUR ASSOCIÉ FUNDACION CAMARAS DE COMERCIO DE PUERTO RICO - ECRITURE ET REALISATION : FELIPE MONROY - IMAGE : ANAVALD ALU - MONTAGE : FELIPE MONROY - ASPECTE DE COTE : JUAN CARLOS SANCHEZ - COTE : JUAN CARLOS SANCHEZ - SOUND DESIGN : FUMIYASU AOKI, RYAN G. HULL, JEFFREY P. MURPHY - PREMIER ASSISTANT REALISATEUR : JESUS GARRERA - POSTPRODUCTION IMAGE : CITE OUALI, MACQUEEN

AVEC LA PARTICIPATION DE L'ÉTATON ET LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE DE MONTREUX POUR LA CULTURE, DE LA SOCIÉTÉ DE LA RADIO TÉLÉVISION SUISSE, UNITE DES FILMS, UNITE CINÉMA SUISSE, FESTIVAL DU FILM DE GENEVE, FUNDACION CAMARAS DE COMERCIO DE PUERTO RICO, INSTITUT SUISSE DES SCIENCES POLITIQUES.





synopsis

Felipe Monroy, réalisateur colombien installé à Genève, poursuit avec ce nouveau film, *Los Fantasmas Del Caribe*, son travail sur la mémoire de son pays. De retour à Bogotá après de longues années d'absence, il entreprend de revisiter le passé de sa famille, empreint d'une violence qui fait écho à celle d'une nation toute entière. Ainsi, tandis que le processus de paix alors engagé entre les FARC et le gouvernement est peut-être sur le point de tourner la page de plus de 50 années de guerre, le réalisateur entame son propre effort de réconciliation, dont le film est à la fois l'instrument et le résultat. Que faire des blessures mal refermées ? Et quelle place le cinéma peut-il prendre dans cet exercice périlleux qu'est le pardon ? C'est tout à la fois en tant que fils, frère, colombien et cinéaste que Felipe Monroy s'attaque à ces questions et c'est là la beauté du film, qui parvient à regarder droit dans les yeux les fantômes du passé, faisant siens les sentiments contradictoires qu'il suscite chez son auteur et nous invite à partager.

notes du realisateur

“LOS FANTASMAS DEL CARIBE” brosse le portrait intime d’une famille colombienne, la mienne, famille de la plus modeste frange de la classe moyenne. C’est le portrait de mon père, de ma mère, de ma sœur et le mien, qui avons traversé une époque sombre, marquée par la violence du narcotrafic durant les années 80 et le début des années 90, lorsque le pays était sous la coupe de Pablo Escobar, chef du cartel de Medellin et de ses troupes assassines.

J’ai voulu à travers ce film dire à la fois le présent de ma famille et les souvenirs de mon enfance : ceux qui me reviennent et ceux de mes proches. C’est une tentative d’exploration mais aussi de reconstruction de la mémoire. La mienne, la leur et celle du pays. Comment a-t-on vécu, grandi dans une ville où tous les jours explosaient des voitures piégées ? Comment être un père, une mère, un frère, une sœur ou une famille dans de telles circonstances ? Comment ce passé, son évocation ou son oubli affecte-il la vie intime des protagonistes, leur vie familiale, leur vie sociale, celle de leurs proches ou de leurs contemporains ?

J’ai voulu dans ce film faire revivre le passé comme le faisaient nos ancêtres par la tradition orale, par le récit, le conte ou le mythe. Je veux inventer contre l’amnésie des dispositifs cinématographiques qui réveillent et stimulent le travail de la mémoire.

On peut parfois observer, visibles sur nos corps, les marques de notre histoire. Mais je suis aussi convaincu que d’autres traces restent dissimulées, enfouies à l’intérieur, dissoutes dans l’invisible, cachées dans les silences, dans l’impossibilité de parler. Parfois les regards, les visages, les gestes et les corps laissent un instant entrevoir ce monde enfoui. J’ai voulu faire un film qui trouve là son point d’ancrage, qui parte de l’exploration de la peau des gens que j’aime : ma mère, mon père, ma sœur. J’ai cherché à rendre visible ce que révèlent ces traces, ce que disent ces marques mais aussi ce que cachent les silences, les absences, les vides, les dérobadés. Il y a ces souvenirs que l’on ne sait plus atteindre et qui pense-t-on ne nous atteignent plus, ne nous affectent plus. Ce sont ces souvenirs-là que j’ai voulu réveiller.



En faisant le portrait des membres de ma famille, j'ai voulu raconter la force vive, le courage qui les a toujours poussés à lutter dans les situations extrêmes, l'amour partagé, ressenti l'un pour l'autre malgré les douleurs et les difficultés. Mais j'ai voulu aussi parler des ruptures, des conflits, en partie causés par le contexte social et politique du pays. J'ai voulu parler de l'absence de mon père, un SDF toxicomane que je n'ai vu que très peu de fois dans mon enfance, de la solitude et de l'amertume de ma mère qui s'est retrouvée seule à élever trois enfants sans avoir parfois de quoi leur donner à manger, des agressions verbales et physiques qu'elle nous a infligées, de la colère qui, encore aujourd'hui, envahit ma sœur quand elle s'en souvient et de mon déracinement quand, triste et sans plus aucun espoir, je décide de quitter la Colombie et de ne plus jamais y revenir, préférant une vie de clandestin en Europe.

Au cœur de mon film, une place primordiale est réservée à mon père, Jorge, et à ma relation avec lui. Son absence quand j'étais enfant est le point de départ qui déclenche le travail de ma mémoire. Avec lui, en premier, j'ai essayé d'assembler les pièces éparses du puzzle de notre histoire familiale, rappeler les souvenirs, rêver les images manquantes, en créer de nouvelles, faire face aussi à son refus parfois de regarder en arrière et de parler du passé familial, intime. Avec lui, j'ai imaginé des dispositifs, inventé des circonstances, suscité des occasions pour contourner ce refus. Je l'ai conduit sur le chemin sensible de ces évocations chargées d'émotions.

J'éprouve une fascination folle pour cet homme et la manière dont il raconte sa vie, ses 15 ans en prison et ses plus de 20 ans de vagabondages dans la rue à chercher sa nourriture dans les poubelles. Ses récits surréalistes parfois ont la couleur du meilleur réalisme magique de l'écrivain Gabriel Garcia Marquez.

Au fil de l'histoire de mon père, se dévoile celle de ma mère, Victoria. Une femme indigène qui, à 14 ans, a traversé toute seule le pays, depuis la jungle de Putumayo au sud de la Colombie, jusqu'aux froides montagnes de la capitale, Bogota. Ma mère, contrairement à mon père, a beaucoup de peine à parler de son passé. Très vite son visage se marque d'une expression de douleur profonde, ses yeux se remplissent de larmes, des larmes de colère et de frustration. Elle craque et me demande d'arrêter de poser des questions. C'est une femme très forte qui a eu le courage de ne pas mettre fin à ses jours, malgré ses pensées suicidaires à plusieurs reprises. Elle n'a pas voulu nous laisser seuls, mes sœurs et moi.

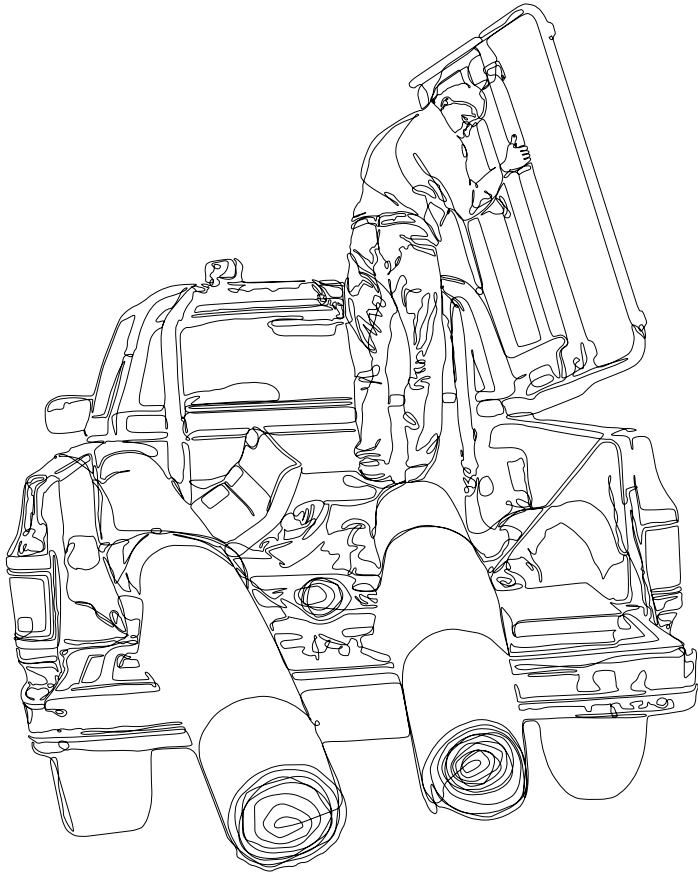
Apparaissent aussi ma sœur Adriana, et moi, le cadet en exil en Suisse depuis sept ans.

J'ai acquis aujourd'hui un certain recul qui me permet de regarder en arrière et de comprendre comment j'ai appris à vivre avec tout cela, à vivre avec tout cela en Suisse. Cette distance me permet aussi de comprendre comment s'est transformé le regard que je porte sur ma famille et sur mon pays depuis que je suis parti. Mon film ne se réduit pas au portrait de ma famille, mais au travers de ce portrait, en rappelant les péripéties traversées, en observant les cicatrices, il permet d'entrevoir un plus vaste tableau évoquant l'histoire de toutes ces familles modestes colombiennes, qui ont, dans la précarité et le danger traversé les années sanglantes de la guerre du narcotrafic en Colombie. Une guerre qui a dégradé la vie intime de chacun des protagonistes, à l'image de celle de chaque citoyen colombien, les a blessé, a durci leurs relations, altéré leur confiance et les a contraints parfois à des gestes extrêmes.
chacune d'entre nous.

Le film évoque ce qui reste de ce quartier de Bogota où mon père a passé les trois quarts de sa vie, de ce qui reste de la Colombie de l'époque de Pablo Escobar.

Ce film n'est pas un règlement de compte avec mes parents ni un jugement de valeur sur la société colombienne. J'espère avoir rendu hommage à ceux qui nous construisent et nous habitent, souvent malgré nous, à la force de vie qui existe en chacun et "LOS FANTASMAS DEL CARIBE" est la continuation d'un travail que je développe en tant que réalisateur autour de la mémoire de mon pays. Mon premier long-métrage documentaire, Tacacho, qui parlait des victimes déplacées par la violence du conflit armé, a été le commencement d'une série de questionnements et de préoccupations qui m'habitent comme colombien et comme cinéaste. Il est pour moi nécessaire de parler de toutes ces choses qui ne se disent pas. Nous, Colombiens, avons tendance à refouler les souvenirs au fond de notre mémoire, à occulter le passé et les blessures mal refermées. Je crois que le cinéma peut en portant sur les événements passés un éclairage particulier, leur donner du sens, une lisibilité, qu'il peut permettre de s'approprier le passé et d'en exorciser les fantômes. En revisitant ici le passé de ma famille, le mien, en évoquant avec mon père, ma mère et ma soeur les péripéties et les aléas vécus, je porte un éclairage qui rend lisible une part de notre histoire familiale et au-delà de cet exemple singulier, une part de celle du pays.

les personnages



JORGE

Jorge est issu d'une famille très humble. Sa mère l'a abandonné à la naissance dans la maison où elle travaillait comme femme de ménage. Victime d'un viol à l'âge de 13 ans par son employeur, elle confie la garde de l'enfant à l'une des sœurs de son agresseur. Cet homme n'a jamais reconnu mon père. Il avouera finalement sa paternité sur son lit de mort et lui conseillera de ne jamais toucher à la drogue. Cette révélation tardive inaugurerait malgré tout une vie rythmée par la délinquance et la drogue. Jorge passera une bonne partie de sa vie en prison où il terminera pourtant ses études et deviendra professeur de mathématiques. Depuis sa sortie de prison, il essaie de sortir de son addiction mais cette dernière l'emporte toujours.

Aujourd'hui Jorge est un homme de soixante ans, de petite stature, aux yeux vert émeraude. Il est un peu rond et sa voix grince comme un canard. C'est un mathématicien doué qui a passé son baccalauréat et appris les mathématiques dans les différentes prisons de Colombie où il a été enfermé pour des délits mineurs : vols, cambriolages, escroqueries, etc. Le crack lui a désormais volé ses dents et il porte une prothèse dentaire souvent mal collée qui sort de sa bouche par hasard ou lorsqu'il joue avec pour faire de drôles de grimaces. Ancien toxicomane, c'est dans la rue qu'il a passé près de trente ans de sa vie, en particulier dans El Cartucho, très renommé dans les années 1990 pour avoir été la rue la plus dangereuse du monde, dans la ville la plus dangereuse au monde, Bogota. Dans ce quartier habitaient à l'époque 6000 hommes et femmes comme lui, dans des conditions inhumaines, à cause de leur addiction au crack. Jorge travaille maintenant dans l'église évangéliste pour les SDF d'El Cartucho. Il est devenu prêtre malgré son ironie hilarante, son sarcasme débordant et le recul incroyable avec lequel il parle de lui-même et de sa vie. Cet homme est mon père. Un père que je n'ai vu que très rarement pendant mon enfance et avec qui je n'ai vécu que quelques mois lorsque j'étais adolescent. Peu de souvenirs me reviennent en mémoire lorsque j'essaie de penser à lui. Il me vient plutôt à l'esprit la terrible angoisse de le savoir dehors, alors que Pablo Escobar avait déclaré la guerre contre le gouvernement colombien et que des voitures piégées explosaient tous les jours dans les rues. Quand il disparaissait, c'était pendant des années. A chaque fois, nous le pensions mort mais il finissait toujours par téléphoner depuis une ville différente ou un centre de réhabilitation. Je n'ai vu mon père que deux fois ces sept dernières années. La première fois, en 2007, lors de mon départ pour la Suisse. Il a pleuré de joie de savoir que quelque part mes rêves s'accomplissaient, malgré qu'il n'ait pas compris exactement de quels rêves il s'agissait. Au début, il pensait que je voulais faire de la photographie. Il a ensuite compris que cela avait quelque chose à voir avec la vidéo. Il m'a même encouragé,

pensant que je pourrais bien gagner ma vie en filmant les mariages, les premières communions, les anniversaires. Il s'imagine que je vis en Suède:

« - Salut mon fils, comment ça va la Suède ?

- Non, papa, c'est la Suisse ...

- Haaaa! Si, si, si, la Suède...

- Non, papa, 'Suisse', c'est la Suisse ! »

Puis, nous nous sommes revus lors du tournage de mon premier long-métrage documentaire Tacacho. Il est venu avec ma mère au fin fond de la jungle colombienne pour me soutenir et m'aider à transporter le matériel.

Pendant trois jours, j'ai redécouvert cet homme, animé par une incroyable force de vie. J'ai écouté, stupéfait, les histoires tapies derrière ses nombreuses disparitions. Ses yeux se remplissaient de larmes, ses joues rougissaient de honte, son humanité remplissait la pièce pendant que ses récits surréalistes me transportaient dans des endroits inimaginables. Alors que ma mère racontait sa version des événements, des souvenirs d'enfance, marqués par la violence infligée à tout le pays par le cartel de Medellín, se sont réveillés en moi. Cette même violence qui transpirait quotidiennement à la maison lorsque mes sœurs et moi guettions, inquiets, le retour de notre mère qui devait traverser la ville pour rentrer du travail.

La relation que j'entretiens avec mon père est très fragile car la douleur du passé est susceptible de surgir à tout instant. Celle d'un fils qui a été abandonné par son père et qui doit faire face à l'homme qui a fait tant de mal à sa famille. Je sais que face à lui il faut pouvoir agir vite, penser objectivement et relativiser les choses. Malgré ces conflits, notre rapport physique est très particulier. Lorsque nous sommes ensemble, un enfant de huit ans se réveille en moi : je m'assois alors sur ses genoux, je joue avec son visage, je lui monte sur le dos tandis qu'il se laisse faire sans rien dire. Souvent, il s'endort même la bouche ouverte quand je caresse ses cheveux. J'ai essayé de montrer les preuves de notre singulier amour devant la caméra, mais aussi la fragilité qui régit les relations humaines, nos ambivalences, nos contradictions, l'amour et la haine que l'on peut ressentir simultanément pour un être proche.

Depuis mon départ pour la Suisse et malgré la distance, la relation que j'entretiens avec mon père est devenue plus forte. Il a appris à se servir de Skype et à écrire des mails. Partager nos expériences est une tâche difficile : comment lui faire comprendre le contexte de ma vie ici et comment comprendre le sien ? Nous sommes deux îles qui se rapprochent après un intense mouvement de plaques tectoniques.

Jorge a dédié ses moments de lucidité à aider la population SDF accro aux drogues. Sa volonté de lutter contre toutes sortes d'injustices dont sont victimes les résidents dans ce quartier est un aspect important de son personnage. Il me semble intéressant de le creuser afin de pouvoir connaître les intentions qui animent cet homme et le maintiennent en lien avec El Cartucho.

Jorge est une personne extrêmement généreuse qui est, quelque part, très fière de raconter ses histoires à tout le monde et d'être à la fois un survivant mais aussi un martyr. Il a créé une distance presque hallucinante avec sa propre histoire, il en est devenu tellement détaché que chacune de ses expériences devient une blague par laquelle il rit de lui-même. Il ne s'accorde aucune pitié, parle de lui-même à la troisième personne et ses commentaires sur sa propre personne deviennent ironiques à chaque fois.

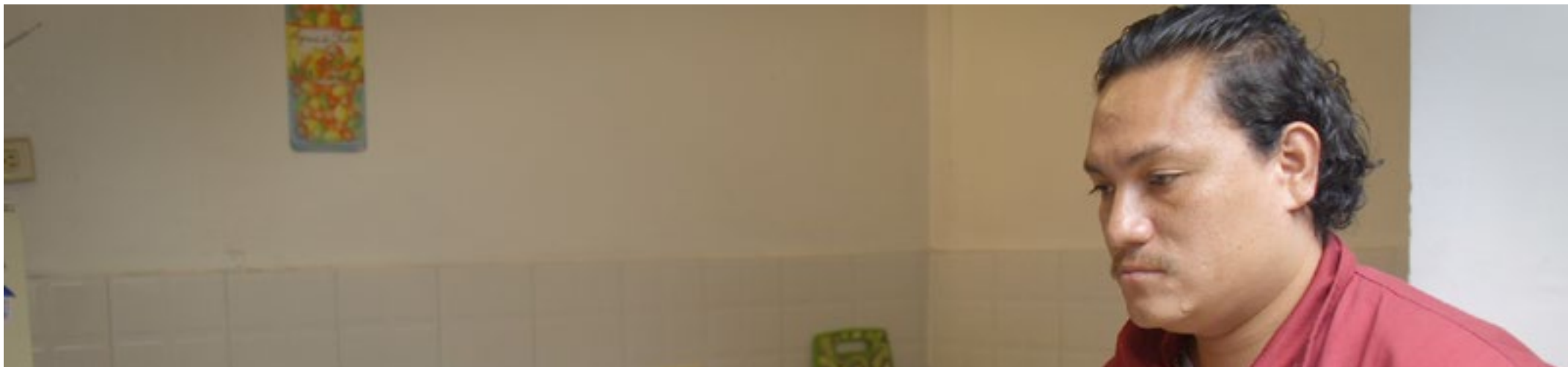
Mais quand il s'agit de mettre en parallèle ses récits de vie et de les confronter à ceux de ma famille, il se bloque; tout d'un coup il est gêné, impossible pour lui de gérer la douleur et l'amertume qui se dessinent sur le visage de ma mère, la haine de ma sœur ou les larmes de rage qui coulent de mes yeux. Ses souvenirs deviennent flous et il ne se rappelle plus de rien.

FELIPE

Je suis né en 1983 à Bogotá. Ma mère, originaire d'une communauté indigène de Putumayo, a élevé seule trois enfants. Je n'ai pas connu mon père avant l'adolescence. Accro au crack, il vivait dans la rue à Bogota dans le bidonville d'El Cartucho. J'ai passé mon bac à l'âge de seize ans mais je n'ai pas pu poursuivre des études supérieures car j'ai dû travailler pour gagner ma vie. Je suis alors devenu DJ dans différentes boîtes de nuit à Bogota. Au cours de cette décennie de vie nocturne, j'ai été confronté à de nombreuses expériences de vie très violentes qui m'ont formé à tout jamais. Néanmoins, j'ai toujours rêvé de cinéma. Et lorsque j'ai rencontré des gens avec qui j'ai pu me rendre en Europe, j'ai sauté sur l'occasion pour réaliser mon rêve d'entamer des études de cinéma.

Une fois mon visa touristique expiré, je suis resté clandestinement à Genève. Bien qu'inscrit à la Haute école d'art et de design de Genève, je n'avais pas de papiers. J'ai donc été sommé par l'État de Genève de quitter le territoire à plusieurs reprises. Pendant ce temps, j'ai survécu à travers toutes sortes de petits boulots précaires et éprouvants, toujours maintenu par mon désir de faire du cinéma. Ma situation s'est ensuite régularisée en décembre 2010 grâce au partenariat fédéral avec mon ami. J'ai alors pu consacrer toute mon énergie à la réalisation de mes films. Très rapidement, le documentaire m'a rattrapé et c'est au cœur de cette écriture cinématographique que j'ai trouvé ma voie. Cela fait plus de dix ans que je suis parti de chez moi pour habiter à Genève. Forcément, mon rapport à la Colombie a radicalement changé. J'ai partiellement perdu ma langue maternelle pour en adopter une nouvelle. Mon regard, auparavant ancré dans le contexte de Bogotá, s'est élargi à un panorama plus vaste.

Depuis l'étranger, j'ai pu appréhender le tableau d'une Colombie en guerre charriant ses milliers de victimes, mais aussi un pays sans mémoire ni histoire. Mes préoccupations et incertitudes sont devenues plus fortes tout comme mon désir et mon engagement comme cinéaste, citoyen colombien résident en Suisse. Je suis ainsi devenu étranger à mon propre pays. Un exercice de réadaptation à la dynamique de la Colombie est nécessaire à chaque fois que je rentre dans mon pays. Cela transparait dans ma gestuelle, dans ma façon de communiquer, d'aborder l'autre et la façon dont l'autre me perçoit. Paradoxalement, la relation avec ma famille est devenue plus étroite. La distance a renforcé nos liens. Bien que mes critiques et autocritiques soient devenues plus fermes et radicales, mon départ a permis l'émergence d'un espace de digestion vis-à-vis de ma famille.





VICTORIA

Vicky est une femme de 67 ans qui est originaire d'une communauté indigène du sud de la Colombie, les « Ingas ». A 14 ans elle quitte la cabane où elle habite avec sa nombreuse famille, dans la profondeur de la jungle.

Fatiguée de la maltraitance de son père, elle entame un long chemin pour se rendre dans la capitale du pays, Bogota. Durant son voyage, avant de parvenir à « l'étoile des Andes », elle connaîtra toute la dureté de la vie et la cruauté des hommes.

Elle se dirige donc vers la côte pacifique et durant cette traversée elle tombe enceinte de ma sœur Adriana. Mais en raison de la violence de cet homme, le père de ma sœur ainée, elle s'enfuit à nouveau, craignant qu'il ne finisse par la tuer, elle et sa fille.

Vicky laisse l'enfant à la charge de sa famille à Mocoa et reprend son chemin. Cette fois-ci, elle réussit à parvenir à la capitale et commence à envoyer de l'argent à sa famille et à sa toute petite fille. Mais la vie ne lui fait pas de cadeaux et à Bogota elle devra faire preuve de courage, de patience et d'endurance.

Après être passée par maintes activités sordides et avoir vécu dans la précarité la plus effrayante, elle rencontre Jorge, mon père.

Il se rencontrent à l'institut de cours du soir, où ma mère rattrape l'école primaire. Cet homme est beau et ses yeux sont verts comme des émeraudes, il raconte qu'il vient d'une vie de misère et de toxicomanie mais que Jésus l'a sauvé et qu'il est à ce jour un homme nouveau. À la fin de son récit il s'approche d'elle et lui dit avec un sourire candide : « Un jour je vais me marier avec toi ».

Il semble que la vie s'acharne sur ma mère et que le temps des souffrances est loin de finir. Au début de son mariage, les choses semblent aller dans la bonne direction, elle se gorge d'espoir et de projets à venir. Mais très vite, tout dégénère et papa rechute dans le crack. C'est le début de l'apocalypse. Sa vie s'écroule à nouveau, ses rêves deviennent frustration et ses espoirs se transforment en larmes et angoisses. Elle parcourt le pays, plaçant son mari Jorge dans de nombreux centres de désintoxication, essayant de sauver le père de ses enfants, afin qu'ils ne grandissent pas sans lui. Ses efforts ne porteront aucun fruit et ses faibles économies commencent à disparaître.

C'est le début d'une période de précarité pendant laquelle toute la famille connaîtra la faim ; mes sœurs et moi porterons les habits et les chaussures que les enfants des clientes riches de maman ne veulent plus porter, parce qu'ils sont tachés ou bien parce qu'ils sont déjà abîmés.

A ce moment-là, la guerre de Pablo Escobar éclate et le pays se noie dans un bain de sang.

Le sourire de maman disparaîtra pendant plusieurs années.

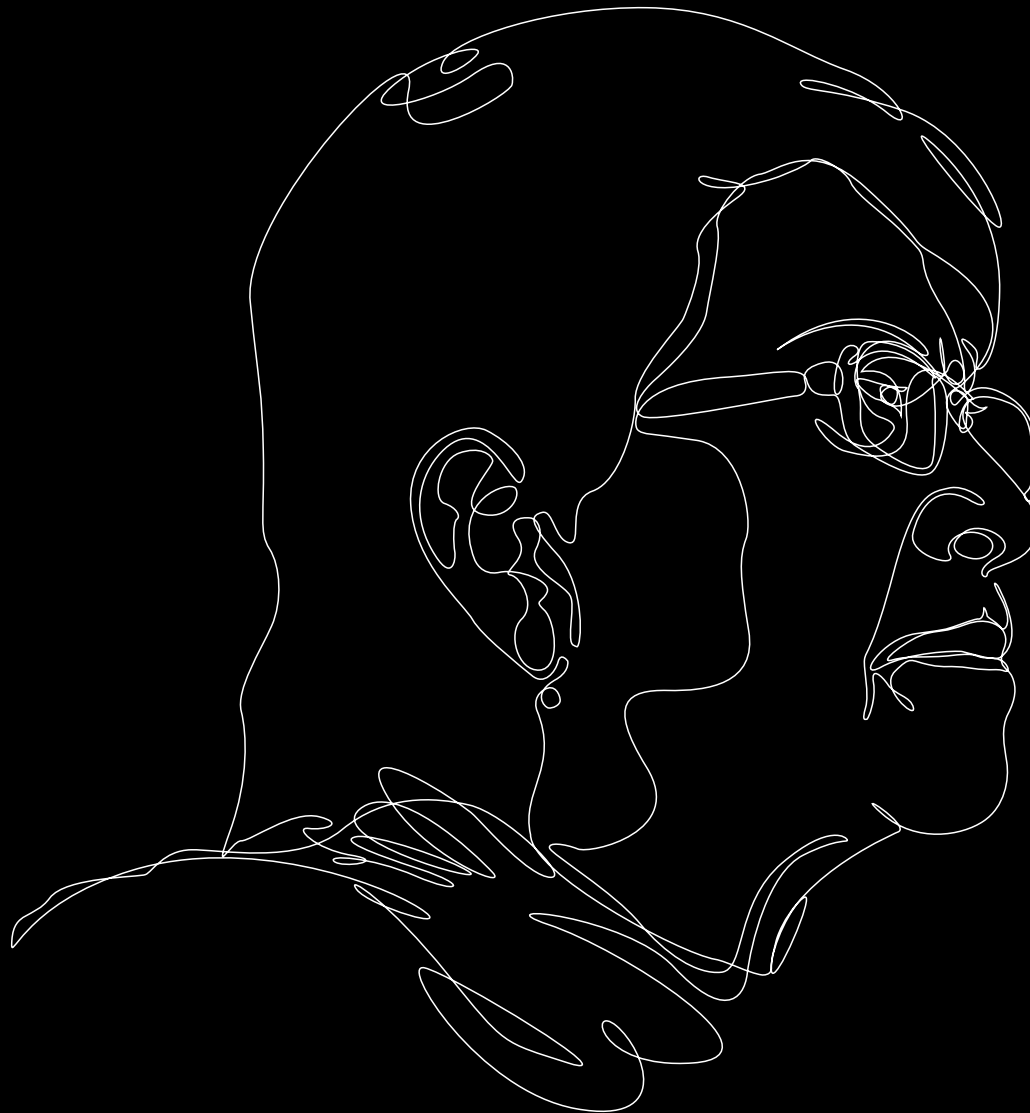
Mes sœurs et moi, nous attendions à la maison. Parfois de loin, on pouvait entendre des bruits d'explosions ou voir les vitres de la maison trembler.

Moi, je regardais par la fenêtre en attendant le retour de ma mère et le soir on se mettait ensemble avec mes sœurs devant le téléjournal pour regarder la liste des morts et des blessés. Finalement notre mère rentrait très fatiguée de sa journée de travail, parfois aussi énervée et très irritable. Personne ne lui avait appris à gérer ses impulsions et, enfant, la seule chose qu'elle avait reçu de son père, c'était des insultes et des humiliations. Malheureusement pour nous, maman avait reproduit le même schéma pour nous éduquer, car c'était le seul moyen qu'elle connaissait. Le prix de sa frustration a laissé des traces profondes sur mes sœurs et moi. Elle dit ne pas se souvenir de ces choses-là, pas comme ça.

Elle deviendra violente et très agressive, hermétique, paranoïaque. La réalité semble s'éloigner d'elle chaque jour un peu plus. Elle lutte avec acharnement pour se raccrocher à la sagesse. Puis elle finit par se relever et devient une machine de travail malgré les bombes qui explosent dehors. Elle sortira tous les matins avec son lourd sac à dos dans lequel elle porte son matériel de coiffure, manucure et pédicure, pour faire belles ses clientes de la communauté juive, qui habitent dans les quartiers riches, au nord de Bogota.

Cette machine de travail, on ne la reverra que très rarement, les dimanches à l'église ou avant qu'elle ne s'éclipse totalement pendant les fêtes de Noël avec des cachets pour dormir, essayant d'oublier sa frustration et sachant que ce Noël non plus, il n'y aura pas de cadeaux ni de dinde pour ses enfants. Elle laissera une assiette avec des restes de coupures de jambon et de fromage qu'elle achète dans le magasin où les riches font leurs courses, ou alors, si elle a de la chance, une de ses clientes lui aura donné une cuisse de dinde qu'on partagera à trois, à trois seulement parce qu'elle ne sera pas là. On l'entendra pleurer pendant quelques minutes puis... silence.

Aujourd'hui, à 67 ans, ma mère porte encore son lourd sac à dos. Elle a retrouvé le sourire, « grâce à Jésus » dit-elle, mais les traces des ses années tristes resteront à jamais marquées dans les rides de son visage, dans la profondeur de ses beaux yeux bruns et dans le peu de larmes qu'elle verse encore quand nous évoquons le passé.





Maman laisse son enfant, ma sœur, à la charge de ses parents et part pour Bogota. Adriana grandit donc avec mes grands-parents à Mocoa, dans la jungle. Ils vivent dans des conditions modestes, mais la terre leur donne à manger et la rivière ses poissons et son eau.

Entourée de huit autres enfants, mes cousins et cousines, Adriana grandit dans le bonheur et les jeux. Mon grand-père essaie de racheter le mal qu'il a infligé à ma mère en se rattrapant avec Adriana, la comblant d'attention et d'amour.

Elle a très peu vu notre mère durant son enfance. Ma mère retournait les voir juste une fois par année avec des cadeaux pour la famille, des habits, des jouets pour les enfants, des affaires pour la cuisine de ma grand-mère.

Pour ma sœur, maman était une parfaite inconnue. Elle n'avait en effet créé aucun lien et ma sœur lui en voulait. « C'est qui cette femme qui apparaît une fois par année ? Et qu'est-ce qu'elle attend de moi ? Que je la reçoive les bras grands ouverts ? » me disait ma sœur, la dernière fois que je suis allé en Colombie pour les repérages du film.

Un jour ma mère lui annonça par télégramme qu'elle s'était mariée, ce qui blessa fortement ma sœur. Elle se sentit mise de côté, ne faisant plus partie de la vie de maman.

Puis nous sommes nés ma sœur Maria Andrea et moi. Vicky demande à sa famille à Mocoa d'envoyer Adriana pour l'aider à la maison et s'occuper des enfants à Bogota.

Adriana qui était restée dans la région du Putumayo, viendra à l'âge de 15 ans pour s'occuper de ma sœur Andrea et moi.

Sa vie alors bascule complètement. Finie l'enfance, fini de grimper dans les arbres, de pêcher dans la rivière, de chasser dans la forêt ; et le pire, vivre loin de ses grands-parents qu'elle aime comme ses propres parents.

Elle part vivre dans la capitale avec une femme qui est plutôt une inconnue que sa propre mère. Elle part pour devenir la femme de ménage et la babysitter des enfants de cette dame. Elle part pour une vie et une ville de misère, sa vie se transforme alors en cauchemar.

Dès son arrivée à Bogota, elle connaît la tragédie de l'abus de la part d'un homme sans scrupules. Mais ça ne sera que le début de son malheur.

Ma mère devient haineuse et défoule toute sa violence verbalement et physiquement contre ma sœur.

Elle l'invective de paroles fortes en la traitant de prostituée, lui disant qu'elle n'est plus sa fille, que pour elle, elle est déjà morte en la traînant partout dans la maison par ses long cheveux noirs.

Malgré cela, je n'ai jamais entendu ma sœur parler mal de notre mère. Un étrange sentiment s'empare d'elle faisant penser au syndrome de Stockholm qui lui fait aimer son agresseur. Finalement c'est sa mère et elle n'en a qu'une, c'est aussi la seule famille qui lui reste dans cette ville de l'horreur. Elle cherche sans succès à être aimée par cette femme et ne perd jamais espoir, encore aujourd'hui.

Quand ma mère voulait s'en prendre à nous, Adriana se mettait sur le chemin et recevait tous les coups à notre place. Elle nous a protégés et a dû nous élever, car on voyait très peu notre mère, à cause de son travail.

Elle devient esthéticienne, métier qu'elle apprend à Paris, ville où elle a pu se rendre grâce à un travail de jeune fille au pair, à la fin des années 80, pendant deux ans.

De retour en Colombie, elle pratique sa nouvelle profession avec les clientes riches de ma mère et dans les hôtels de luxe.

Mais elle ne s'est jamais éloignée de nous, elle a toujours été là, pour nous accompagner dans les moments difficiles de notre enfance avec Vicky. Elle nous a aimés comme ses propres enfants, peut-être parce qu'à 20 ans, elle avait déjà subi plusieurs avortements et que les médecins lui avaient affirmé que ce serait un miracle si elle arrivait un jour à avoir des enfants. Mais les miracles existent.

À 32 ans elle tombe enceinte et attend une précieuse princesse qu'elle appellera Sofia. Sept ans sont passés, et, mère célibataire, elle continue de se battre avec acharnement pour apporter à manger dans l'assiette de son ange. Elle vit une vie très humble et apprend à sa fille à vivre de manière précaire mais honnête. Je n'ai jamais vu autant d'amour d'une mère pour son enfant.

Adriana garde son sourire éclatant aux lèvres. Ses énormes yeux marrons brillent toujours comme le regard d'un enfant. C'est une femme amoureuse et tendre, malgré le fait que j'ai trente ans, je reste toujours son petit frère bien aimé.

EL CARTUCHO ET LE CRACK

Au début des années 80, la Colombie est devenue le plus grand exportateur de cocaïne que le monde n'a jamais connu.

Cependant, la consommation et le marché interne de la coke restaient très faibles. La cocaïne était alors considérée comme une drogue pour les riches et surtout comme une façon d'empoisonner les "gringos", la majorité des Colombiens ne l'achetaient pas.

Une fois la fabrication de l'alcaloïde terminée, il restait une base jaune que l'on jetait et dont il était difficile de se débarrasser sans laisser de traces.

Les chimistes qui travaillaient pour les narcotrafiquants ont alors constaté que la base qui restait était un stupéfiant très puissant, euphorisant et hallucinogène, le crack. Par un processus qui ne demandait que très peu d'investissements économiques - puisqu'il suffisait de mélanger cette base à de l'acide sulfurique et de l'éther - il était possible de fabriquer une drogue puissante en grande quantité, qui non seulement résolvait les problèmes des résidus mais qui permettait encore aux barons de la drogue d'engranger d'autres bénéfices.

Mais à qui vendre ça ? Les "gringos" ne veulent que de la coke et exporter le crack ne générerait pas de grands profits ; il faudrait prendre de grands risques pour très peu.

Cette substance sera donc destinée aux consommateurs locaux. Les gens des classes moyennes basses et même les riches en Colombie n'ont pas échappé à l'appel séduisant du crack.

Mais le crack est une drogue très éphémère bien que très puissante. Son effet ne dure que quelques minutes et le consommateur se voit dans l'obligation d'en prendre toujours plus.

Le crack est hautement addictif et pousse les gens à le consommer frénétiquement. Les consommateurs perdent souvent la notion du temps, tous leurs repères et tendent à s'écarter de leur vie sociale, à se marginaliser.



Ils créent alors des intra-communautés où ils peuvent être ensemble et consommer sans cesse ; c'est ainsi que se créent dans la ville de Bogota des quartiers entiers, des lieux de consommation connus sous le nom de "Ollas" les "casseroles" : des micro villes dans la ville, avec leurs propres lois et leurs systèmes de vie, loin de tout repère socialement accepté.

Parmi ces lieux, une rue emblématique, « El Cartucho », à Bogota avait la réputation de quartier le plus dangereux du monde.

El Cartucho était un quartier où vivaient environ 6000 SDF. C'était le plus grand centre de distribution de drogues et d'armes à Bogota pendant les années 1980 et 1990.

Après une ferme politique de récupération de l'espace public mandatée par la ville depuis les années 2000, le quartier a été littéralement rasé. Mais avant que ne commencent les travaux de rénovations, une série de massacres ont été perpétrés décimant la population SDF. Ces actes de barbarie ont été commis par des supplétifs policiers connus sous le nom de la « Mano Negra » (main noire) ou « Limpieza Social » (nettoyage social).

À l'époque, mon père vivait dans ce quartier comme SDF. Il a été témoin et victime d'actes malveillants de la police et de ses escadrons de la mort. Parfois, les meurtriers demandaient même à mon père de transporter les cadavres dans les containers à ordures pour les faire disparaître.

Cet homme a vécu en côtoyant la mort de près à chaque instant de sa vie. Aujourd'hui, la vente et la consommation de drogue s'est éparpillée dans différents secteurs du centre de la capitale, en particulier dans trois grandes concentrations : « Le Bronx », « La L » et « Santa Fe ».

Bien qu'ils soient séparés géographiquement, ces quartiers sont soumis aux mêmes modes et codes de fonctionnement que l'ancien Cartucho, c'est à dire que leurs structures, leur organisation et leur hiérarchie reproduisent les principes appliqués par les anciens chefs de gangs.

Bogota est une ville où habitent plus de 12 millions de personnes mais selon le recensement "officiel", 7 millions de personnes seulement vivent dans la capitale de la Colombie.

Dans ces statistiques ne sont pas inclus les millions de paysans qui affluent vers la ville depuis les années 80, victimes du déplacement forcé causé par le conflit armé colombien (narcotrafic et guerre civile; paramilitaires, guérilla et crimes d'État).

La plupart des ces paysans s'installent dans la périphérie de la ville, dans les bidonvilles où des familles entières vivent en-dessous du seuil de pauvreté, toujours sous la menace des milices des paramilitaires qui s'installent eux aussi dans ces quartiers défavorisés.

Bogota est une ville de contrastes et de contradictions. Selon Philippe Revelli: " Avoir vingt ans à Bogota, est-ce posséder un téléphone portable et une voiture de luxe pour arpenter les banlieues chics de la ville ? Est-ce vivre dans la rue des quartiers misérables et finir assassiné par des milices paramilitaires au terme d'une rapine qui aurait mal tourné ? Est-ce quitter une famille de la classe moyenne pour rallier les mouvements de guérilla qui occupent "la montagne" : les collines boisées du pays ?"

Si j'évoque encore tout cela, c'est parce que le tableau de la capitale colombienne n'a pas tant changé, sinon en apparences, depuis toutes ces années, les années Escobar, les années de mon enfance.

Bogota est un caméléon dangereux qui arrive à masquer la réalité tragique de la Colombie d'hier et d'aujourd'hui.

Les politiques d'urbanisme et d'aménagement de la ville contribuent à faire disparaître la visibilité des victimes et nous rendent, nous aussi citoyens, complices de cette pernicieuse dynamique de l'oubli.

Bogota a prélevé le sang des innocents tombés sous la violence, l'a effacé de ses rues, l'a ôté de ses murs. Elle l'a fait en 1948, quand le centre ville a été brûlé et que des centaines des personnes y sont mortes, elle le fit encore lors de la prise du Palais de justice par la guérilla du M-19 en 1985, lorsque le gouvernement colombien décida de mettre le bâtiment à feu et à sang, provoquant des conséquences désastreuses et des centaines de morts et de disparus. Elle le fit à nouveau alors qu'explosaient les voitures piégées de Pablo Escobar dont le résultat fut encore plus sanglant que les deux autres exemples cités.

Aujourd'hui Bogota est une ville en plein développement. On y voit de grands centres commerciaux, des vitrines Louis Vuitton et Prada, des quartiers de luxe, des appartements dont on calcule la valeur en millions de dollars et non plus en pesos. Dans ses rues, les voitures blindées traversent à toute vitesse la ville et les gens font la queue pour manger dans des restaurants gastronomiques aux prix exorbitants. Ailleurs, les restes d' « El Cartucho », récemment rasés, sont devenus un parking. Le « nettoyage social » s'occupe des SDF restants et les paramilitaires "réinsèrent" à la vie civile des déplacés qui vendent des fleurs ou qui mendient aux feux rouges. C'est la ville du nouveau tourisme, la ville "à 2600 mètres, la plus proche des étoiles".

Mais où est-elle passée toute l'histoire non écrite de cette ville ? Où sont-ils passés les cris d'horreur et les pleurs des victimes ? Peut-être en reste-t-il des bribes dans le regard de ma mère, dans la misère de mon père, dans la tristesse de ma sœur, dans mes propres larmes et mes souvenirs d'enfance



bio-filmographie



Felipe Monroy est diplômé du Département d'Enseignement du Cinéma de la HEAD/Genève (Haute Ecole d'Art et de Design). Il est né en Colombie et vit depuis maintenant huit ans en Suisse. LOS FANTASMAS DEL CARIBE sera son troisième long métrage documentaire.

- 2018 : Los Fantasmas del Caribe, doc. 89'
- 2015 : Meanwhile, in Beirut, doc. 70'
- 2013 : Tacacho, doc. 90'
- 2011 : Carla, doc. 15'.
- 2010 : Nos rêves vos Cauchemars, fiction 4', collection « la Faute à Rousseau »
- 2009 : Deux nuits et un jour d'amour, fiction 22'.
- 2008 : Pas un seul mot, fiction, 10'.

Ifdc crédits

LOS FANTASMAS DEL CARIBE

Un film de Felipe Monroy

Production
Adok Films José Michel Buhler

Coproducteurs
Camille Laemle, Les Films d'Ici
Consuelo Castillo

Producteur associé
Fundacion Camara Oscura Giuliano Cavalli

Image
Arnaud Alain

Montage
Yaël Bitton
Assistée de
Gabriel Gonzalez

Son
Carlos Ibanez
Hugo Leitao



DOCUMENTAIRE 2018 80' VO ESPAGNOL AVEC ST FRANÇAIS SUISSE, FRANCE, COLOMBIE

PREMIÈRE MONDIALE : VISIONS DU RÉEL 2018 - COMPÉTITION INTERNATIONALE

PRODUCTION ADOK FILMS, JOSE MICHEL BUHLER, EMILIE MOOR - COPRODUCTION CONSUELO CASTILLO, LES FILMS D'ICI, CAMILLE LAEMLE - PRODUCTEUR ASSOCIE FUNDACION CAMARA OSCURA, GIULIANO CAVALLI - ECRITURE ET REALISATION FELIPE MONROY - IMAGE ARNAUD ALAIN - MONTAGE Yael BITTON ASSISTÉE DE GABRIEL GONZALEZ - SON DIRECT FELIPE MONROY - SOUND DESIGN ET MIXAGE CARLOS IBANEZ, HUGO LEITAO - PREMIER ASSISTANT REALISATEUR DIEGO BARRERA - POSTPRODUCTION IMAGE C-SIDE, DAMIEN MOLINEUX - AVEC LA PARTICIPATION DE CINEFORUM ET LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE, DE L'OFFICE FEDERAL DE LA CULTURE, DE LA RADIO TELEVISION SUISSE, UNITE DES FILMS DOCUMENTAIRES, IRENE CHALLAND ET GASPARD LAMUNIERE, DE LA FONDATION ERNST GÖHNER ET DE STAGE POOL FOCAL

PRODUCTION / DISTRIBUTION
ADOK FILMS

8, RUE DES MORAINES - CH 1227 GENÈVE

+41 22 566 53 33

WWW.ADOKFILMS.NET